



CRITIQUE LIVRES

L'enfance de l'art

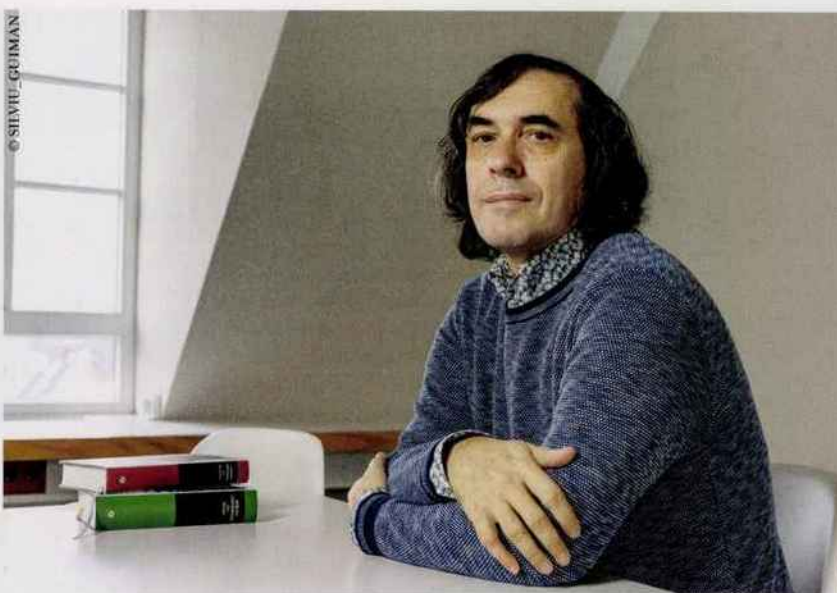
L'une des très grandes voix de la littérature roumaine, **Mircea Cartarescu** signe avec *Melancholia* un livre poétique sur l'enfance. **PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI**

La solitude n'est sans doute jamais aussi radicale qu'au cours de l'enfance. Mais de cette première expérience, la plupart oublie le drame. Mircea Cartarescu le fait revivre avec force dans *Melancholia*. Trois récits, trois temps. Trois plongées dans la solitude d'enfants. Le premier est un « garçonnet », le deuxième a huit ans, le troisième, quinze.

Le premier enfant a perdu sa mère. Il tourne dans l'appartement désert, sans passé ni avenir. « Il aurait cessé de grandir. Il aurait cessé de croire en sa croissance. Il aurait cessé de croire en tout, même en son propre être. » Cartarescu est un écrivain du labyrinthe, dans la première histoire, il déploie un art géographique dans sa superbe langue, (une nouvelle fois traduite avec majesté par Laure Hinckel), pour nous faire découvrir un appartement vide, à hauteur d'enfant. Dans le deuxième, c'est une chambre d'enfants qui ouvre au rêve. Et dans la troisième, une ville qui ressemble au Bucarest que l'auteur roumain ne cesse de décrire depuis ses débuts. Ces trois lieux sont pour chaque enfant, le territoire du deuil.

De phrase en phrase, nous basculons dans le conte. Dans un univers hors-temps, de givre, de glace, de métamorphoses et d'animalité auquel les enfants croient avant toute chose. Et bien sûr avant le réel qui, comme l'idée de la mort, est réservé aux adultes. *Melancholia* est seulement peuplé d'enfants. Ils sont rares ces livres-là qui, à la manière du *Grand Meaulmes*, embrassent de bout en bout l'imaginaire de l'enfant solitaire. Celui qui reste de longues heures dans une maison vide, celui qui fait face au visage en pleurs de sa mère, celui qui joue à cache-cache avec lui-même, « qui donc aurait eu le temps de jouer avec lui ? », celui qui appelle ses parents « les Étrangers ». Dans le silence des maisons, l'enfant se heurte partout au « sceau cruel de la mélancolie ».

Cette peinture de l'enfance serait désolante s'il n'y avait dans chacune de ces histoires, une rencontre. Des retrouvailles. Pour le tout petit enfant, ce sera la mère, réinventée au gré de ses rêves. Pour le deuxième ce sera la sœur qui l'adore, « Marcel était pour elle, le seul être réel, tandis que le monde alentour était brume, vent et questionnement ». La sœur disparue, mais



ressuscitée, là aussi, par l'imaginaire.

Et pour l'adolescent, une jeune fille, « elle lui semblait la seule chose vraie dans cette ville-ossuaire ».

Vient aussi entraver la noirceur, la recherche constante d'images de Cartarescu, ce lyrisme fantasque qui le mène à comparer la pensée du suicide à l'adolescence à une mouche harcelante. Ou à suggérer dans l'armoire de l'adolescent, une série de peaux suspendues comme de vieux manteaux. Et l'adolescent devient alors une forme de lézard livré à des mues successives.

L'entre-monde de l'enfance se révèle ici la source du poétique. Voilà sans doute pourquoi Cartarescu nous y mène, pour nous faire voir, entendre la poésie brute de cet âge qui décrète, lorsque le présent se fait trop violent, de distordre le réel. Car *Melancholia* est un livre du désespoir et de la joie, de ces vastes émotions qui sous-tendent poésie et enfance.

Ce dont nous parle l'écrivain roumain, auteur du splendide *Solénoïde* l'année dernière, lorsqu'il décrit page après page, les marches solitaires de ses jeunes protagonistes, lorsqu'il les montre à l'affût du moindre détail dans l'obscurité, répétant les vers de poèmes anciens, c'est d'une enfance d'écrivain.

MELANCHOLIA
Mircea Cartarescu,
traduit du roumain par
Laure Hinckel, éditions
Noir sur Blanc, 200p.,
19 €

